



Une Lanterne

N°353



1° Lecture

du livre de Ben Sira le Sage (Si 35, 15b-17.20-22a)

Le Seigneur est un juge qui se montre impartial envers les personnes. Il ne défavorise pas le pauvre, il écoute la prière de l'opprimé. Il ne méprise pas la supplication de l'orphelin, ni la plainte répétée de la veuve. Celui dont le service est agréable à Dieu sera bien accueilli, sa supplication parviendra jusqu'au ciel. La prière du pauvre traverse les nuées. Tant qu'elle n'a pas atteint son but, il demeure inconsolable. Il persévère tant que le Très-Haut n'a pas jeté les yeux sur lui, ni prononcé la sentence en faveur des justes, et rendu justice.

La situation dans laquelle se trouve Ben Sira (ou Ben Sirac = fils de Sirac), est assez compliquée. Son livre nous ramène vers 180 av. J-C. Le monde de l'époque (le pourtour méditerranéen) est dominé par la mentalité grecque depuis Alexandre-le Grand. L'occupant grec était libéral. Mais cela ne dura pas : Antiochus Epiphane qui a régné de 175 à 164 tentera d'imposer sa religion. En Palestine, les juifs résisteront et il y aura de terribles persécutions, dont témoigne notre lecture.

Juste avant cette période difficile, autour des années 180 av. J-C., Ben Sira avait ouvert une école à Jérusalem, pour faire face au libéralisme grec. En effet, le contact entre le monde juif et la civilisation grecque était en train de mettre en péril la pureté de la foi juive. On mélangeait facilement les deux cultures. Notre époque moderne nous en donne un peu une idée, écrit M-Noëlle Thabut : nous aussi vivons dans un monde qui conduit à une sorte d'indifférentisme religieux où tout se passe comme s'il y avait un libre service des idées et des valeurs et que nous faisons chacun le choix de ce qui nous convient dans ce supermarché.

L'un des objectifs de Ben Sira est de vouloir transmettre la foi dans son intégralité si bien qu'on a, dans l'ensemble de son livre, une présentation de la foi juive authentique, telle qu'on la concevait vers les années 180 avant notre ère. Nous sommes déjà presque à la fin de l'Ancien Testament ; ce qui veut dire que les réflexions de ce sage viennent au terme de la longue évolution de la foi d'Israël !

Notre texte est un court passage du Livre de Ben Sira. Il y reprend un thème biblique que l'on trouve dans les paroles de Samuel à Jessé, père du jeune David : *Les hommes regardent les apparences, mais Dieu regarde le cœur. (1 S 16,7)*. Ben Sira en tire une conclusion : contrairement aux comportements humains - en général—, *Dieu ne défavorise pas le pauvre, il écoute la prière de l'opprimé. Il ne méprise pas la supplication de l'orphelin, ni la plainte répétée de la veuve*. Ce sage juif ira même jusqu'à écrire dans le passage que nous lisons (verset non retenu) : *Est-ce que les larmes de la veuve ne descendent pas sur la joue de Dieu ?* Belle manière d'exprimer dans un langage poétique, cette tendresse divine penchée sur nos misères. Pour que nos larmes coulent sur la joue d'un autre, faut-il que ce dernier soit particulièrement proche ? Le pauvre, l'opprimé, l'orphelin et la veuve, ces quatre situations ici énumérées, sont les quatre situations-type de pauvreté dans la société de l'Ancien Testament. Ce sont les quatre catégories de personnes défavorisées que protège la Loi. Il n'empêche que si la Loi les protège, le regard des humains n'est pas toujours favorable pour les personnes en situation de précarité. Précarité (réelle et spirituelle) et prière sont liées car prier vient du verbe latin *precari*, et on ne prie que quand on a pris conscience de sa pauvreté (réelle ou spirituelle).

30° dimanche du Temps ordinaire * 23/10/22 * © bernard.dumec471@orange.fr

Evangile selon saint Luc (Lc 18, 9-14)

Jésus adressa la parabole que voici à certaines personnes qui étaient convaincus d'être justes et qui méprisaient les autres.

« Deux hommes montèrent au Temple pour prier. L'un était pharisien, et l'autre, publicain (c'est-à-dire un collecteur d'impôts). Le pharisien se tenait debout et priait en lui-même : 'Mon Dieu, je te rends grâce parce que je ne suis pas comme les autres hommes, voleurs, injustes, adultères, ou encore comme ce publicain. Je jeûne deux fois par semaine et je verse le dixième de tout ce que je gagne.' Le publicain, lui, se tenait à distance et n'osait même pas lever les yeux vers le ciel ; mais il se frappait la poitrine, en disant : 'Mon Dieu, montre-toi favorable au pécheur que je suis !' »

Je vous le déclare : ce dernier redescendit dans sa maison, justifié, plutôt que l'autre. Qui s'élève sera abaissé ; qui s'abaisse sera élevé. »

Les Evangiles ne sont pas tendres envers les pharisiens : on peut percevoir là l'animosité des premiers chrétiens contre leurs plus redoutables adversaires. Les pharisiens tirent leur nom du mot hébreu *pérushim* qui signifie « séparés ». Ils formaient la secte (groupe à part) savante et orthodoxe du judaïsme, se distinguant de la masse par leur connaissance des Ecritures, l'observance fidèle de la Loi à la virgule près, et une grande sinon parfaite piété rituelle. Mais, il faut noter chez eux une certaine ouverture d'esprit, une attitude accueillante en matière de doctrine et une acceptation des richesses de la tradition orale (au contraire des sadducéens).

Le fait que l'évangile rapporte que certains pharisiens, même des notables, aient invité Jésus à leur table, selon Lc, correspond à une réalité qui semble historique, réalité que confirment les Actes, en rapportant l'intervention du pharisien Gamaliel, en faveur des apôtres, dans une séance du Sanhédrin (Ac 5,34-39).

Ces invitations peuvent aussi être l'écho de l'ouverture au christianisme naissant de certains pharisiens, et de leur dialogue avec les responsables des premières églises !

On appelait « publicains » tous les agents du fisc, les collecteurs d'impôts, les receveurs de péages, les administrateurs des biens publics, qui étaient chargés de recueillir les différents tributs imposés au peuple juif par l'Etat romain. Ils avançaient la totalité des sommes dues et se remboursaient en augmentant les taxes, pour leur rémunération personnelle (comme les fermiers généraux de l'Ancien Régime, en France). C'est pour cela que les publicains étaient honnis : ils travaillaient pour le compte de l'occupant et on les traitait de voleurs parce qu'on estimait qu'ils tiraient de larges profits de leur fonction. C'est l'un d'eux qui est ici mis en scène, avec une prière dont l'attitude et les mots expriment une profonde humilité. La conclusion est dans ligne du III^e évangile : elle rappelle le « Il disperse les orgueilleux, il élève les humbles » du magnificat.

La prière du pharisien que décrit cette parabole propre à Lc, exprime un état d'esprit tout à fait conforme à celui que s'attribue Paul en parlant de son passé pharisien :

« *J'étais devenu irréprochable dans la justice qu'on trouve dans la Loi...* ».

Une attitude analogue est attestée dans un écrit rabbinique qui date des années 70 de notre ère dans la prière du pharisien Néchunja Ben Haqana :

« *Je te rends grâce, Seigneur mon Dieu, de m'avoir donné une place parmi ceux qui siègent dans la synagogue et non parmi ceux qui s'assoient au coin de la rue. Certes eux et moi, nous marchons rapidement, mais moi je vais vite vers les choses de la Torah, tandis que, eux, vont vite vers les choses vaines. Moi, je me fatigue et reçois la récompense ; eux, ils se fatiguent mais ne reçoivent rien du tout. Moi, je cours vers la foi du monde à venir ; eux, se précipitent dans la ruine.* »

Ce pharisien, comme celui de l'Evangile, peut s'attribuer un certificat de bonne conduite et même d'observance des exigences de la Loi. Le pharisien de notre parabole en rajoute même, car la Loi n'exigeait qu'un seul jour de jeûne par an, lors de la fête de l'Expiation. L'habitude des pharisiens de jeûner les mardis et jeudis, appartenait à ces excès de zèle dont ils avaient chargé les préceptes de piété. Ainsi pouvaient-ils se situer parmi les modèles de vertu. Manque de chance, pour lui : Ce n'est lui qui est considéré comme ajusté à Dieu, mais le publicain, parce que pécheur qui en appelle à la miséricorde !

« Origines et Exégèse des Evangiles » (N°6 : *Transmission des paroles et enseignements de Jésus*)

S'intéresser aux Evangiles pour en nourrir sa foi expose à être déstabilisé quand on entreprend l'étude sur un plan historique. Ce qui était auparavant « Parole de Dieu » ou « parole d'Evangile », à l'abri de toute contestation, a été soumis depuis les derniers siècles à l'analyse critique. Les évangiles de l'Enfance et les récits de la Passion montrent les difficultés d'une lecture littérale ou qui lit les événements relatés comme des faits historiquement réels. Mais qu'en est-il des paroles et des enseignements de Jésus ?

La conviction des croyants, en conformité avec les textes du magistère de l'Eglise, est qu'on trouve dans les Evangiles un témoignage fidèle des actes, des paroles et de l'enseignement de Jésus. Mais en disant cela, de quelle fidélité s'agit-il ? Peut-on retrouver les paroles réelles et les mots qu'il a prononcés ? Il ne s'agit ni de lectures hypercritiques, ni de lectures fondamentalistes. Mais de partir de ce que nous avons : quatre Evangiles dont les divergences posent à nouveau des questions sur l'exactitude de la transmission et l'historicité des paroles. Il faut déjà partir d'un constat, celui des variantes textuelles qui dépassent en nombre, on le sait, le nombre de mots que contient le Nouveau Testament.

Si les Eglises proclament le N. T. comme « Parole de Dieu », il faudrait que l'on puisse s'accorder sur quelle est la « bonne » parole, le texte authentique. Or, même quand on est censé entendre la voix de Dieu lui-même, les versions sont différentes ! Alors, comment bien lire les Evangiles ?

Depuis déjà deux siècles, il y a moult débats sur l'historicité des paroles de Jésus. La comparaison des textes met très concrètement le doigt sur des contradictions entre les 2, 3 ou 4 versions de certaines paroles : elles divergent très souvent, fut-ce dans des détails, comme lors de l'institution de l'Eucharistie. Il en est de même pour les Béatitudes, voire sur tout le Discours « sur la montagne » que Luc situe dans plaine. Face aux divergences, à qui « donner raison » ? Ne soyons pas naïfs, sur la fidélité supposée de la transmission : Jésus ne dit pas exactement les mêmes paroles d'un Evangile à l'autre.

Il faut d'abord se dire que Jésus parlait araméen comme tout galiléen de son temps. Or nos textes sont en grec, avec la difficulté de trouver un équivalent d'une langue à l'autre. Il faut noter aussi que pour ses commentaires de la Loi de Moïse, les mots et les attitudes de Jésus ne sont pas les mêmes selon les Evangiles. On impute alors ces variations aux rédacteurs, avec l'idée sous-jacente de l'influence des communautés sur les livres. Par exemple, si dans Matthieu, Jésus est dans l'ensemble plus soucieux de la Loi, à laquelle « on ne changera pas un iota » (Mt 5,18), cela vient du rédacteur qui veut ménager son public judéo-chrétien. Alors que chez Luc, dont le public est pagano-chrétien, non-juif donc, Jésus prend des distances vis-à-vis de la Loi.

Cela « démontre » que tout ne vient pas forcément de Jésus.

La question la plus délicate, est dans le fait que certains passages ne se trouvent que dans un évangile et manquent chez les autres : Nicodème, les noces de Cana, la réanimation de Lazare, l'aveugle -né... et bien d'autres passages ne se trouvent que chez Jean. Zachée, le bon Samaritain, le fils prodigue, le bon Larron, ... sont passés sous silence ou méconnus chez les trois autres, etc... On peut invoquer le hasard des sources, le choix délibéré des rédacteurs, mais tout cela semble vouloir éviter le fait que ce soit des inconnus qui, selon la logique et dans l'esprit de la pensée de Jésus, aient composés ces passages, pour en faire une catéchèse.

Ne parlons pas des supposées dernières paroles de Jésus, différentes selon les évangiles, du Notre Père (que ne donnent ni Marc, le plus ancien livre, ni Jean ?) dont nous avons deux versions selon Mt ou Lc. Etc. etc...

Les critères d'historicité les plus probables : 1) l'embarras : ce qui était embarrassant aux premiers chrétiens ne risque pas d'avoir été inventé (tel le baptême de Jésus par Jean-Baptiste). 2) Tout ce qui tranche avec l'enseignement juif, ou qui n'a pas été influencé par la prédication chrétienne ou par la théologie de l'Eglise primitive. 3) Les attestations de sagesse et les paraboles sur le Royaume communes à Marc et à la Source (Q). 4) Tout ce qui explique la mort de Jésus. 5) Tout ce qui contient de traces décelables de la langue araméenne.

Homélie pour le 30° dimanche du temps ordinaire

(repos)

Après avoir lu ce petit récit de l'évangile selon St Luc, nous devons tenir pour vrai ce que dit le Pharisien. Car cet homme qui se met sous le regard de Dieu ne peut pas lui mentir. Donc, jamais il n'a volé, ni trompé sa femme, ni commis une quelconque injustice. Il a observé les commandements ; il a fait même plus, car jeûner deux fois par semaine n'était pas obligatoire et il a payé dîme qui n'était exigé que pour les plus gros salaires. Tout ce qu'il dit est juste, même son humilité, car il ne s'attribue aucun mérite et reconnaît qu'il doit tout à Dieu puisqu'il lui rend grâce d'être ce qu'il est !

Pourtant, même si tout ce qu'il dit est juste, il est injustifiable au regard de Jésus. Pourquoi ? Parce que ce Pharisien, totalement juste aux yeux de la Loi, manifeste dans sa prière qu'il n'aime personne ! En effet, pour lui, les autres sont *voleurs, injustes et adultères*. Il n'a que du mépris pour eux, se sentant supérieur à eux. Lui qui accomplit la loi jusqu'au bout, et encore davantage, est en vérité totalement faux. Il a tout faussé, tout perverti, allant jusqu'à attribuer à Dieu le mérite d'avoir fait de lui un modèle de vertu. Son orgueil s'est habillé d'humilité : c'est le comble de la perversité. Il s'est mis hors d'atteinte de Dieu et hors d'atteinte des autres.

Pourtant, cet homme est monté au Temple pour prier ! Oui mais sa prière consiste uniquement à se contempler lui-même en Dieu. Autrement dit, entre Dieu et lui, il a placé un miroir dans lequel il se reflète et où il aime se regarder. Il se réjouit d'être ce qu'il est, il jouit de sa personne. Ce Pharisien s'est servi de la Loi pour s'adorer lui-même. Il s'est coupé de la source de l'Amour. Il a beau être juste selon les lois religieuses, il ne cherche à mener personne à Dieu. Il les mène à lui.

Ce comportement est d'autant plus pervers qu'il est très difficilement détectable. Tout semble juste et pourtant tout est faux. Nous avons aujourd'hui, comme au temps de Jésus, à lutter contre notre propre pharisaïsme. Nous avons à nous souvenir, comme le dit saint Paul que « *j'aurais beau parler toutes les langues des anges et des hommes, j'aurais beau donner tous les biens aux pauvres, j'aurais beau me faire brûler vif, s'il me manque l'amour je ne suis qu'un cuivre qui sonne ou une cymbale qui retentit* ».

Passons au Publicain. Son propre peuple le traite de pécheur public parce qu'il empoche pour son propre compte une partie des impôts qu'il collecte pour Rome ? Pourquoi alors, Jésus le déclare-t-il juste ? Tout simplement parce qu'il ne se prend pas pour un modèle, qu'il ne regarde pas les autres de haut et que, pendant sa prière, il n'ose pas lever les yeux vers le ciel. Il ne se compare à personne, trop conscient de sa pauvre condition de pécheur pour penser à ce que font les autres. Le Publicain est un homme blessé qui supplie Dieu de lui être favorable malgré ce qu'il est... et qui peut-être ne changera jamais. Il en appelle à Dieu pour le sauver.

Or, Dieu qui ne peut rien pour celui qui a un cœur de pierre comme le Pharisien, répond toujours à celui qui avoue son état intérieur : Le Publicain n'a rien d'un juste ni à ses propres yeux, ni aux yeux de tous. Il est juste uniquement pour Dieu, parce qu'il reconnaît ce qu'il est en vérité. Le Pharisien rendait grâce pour ce qu'il n'était pas, le Publicain implore la miséricorde pour ce qu'il est !

Ainsi ne suffit-il pas de rendre grâce à Dieu pour les dons qu'il nous a faits, encore faut-il les mettre au service d'autrui. Le pharisien, lui, ne servait que lui-même. Toutes les qualités du monde si elles ne servent qu'à "moi" ne peuvent jamais rien produire d'autre qu'un comportement mortifère, écrasant pour les autres. Dieu préfère un pauvre pécheur qui reconnaît ses torts et qui peut-être ne peut même pas se convertir, à un orgueilleux plein de vertu ! Car l'orgueil nous emprisonne sur nous-mêmes, tue les relations humaines et toutes les vertus. Le juste reconnaît que sans Dieu - autrement dit sans l'Amour - il n'est rien et ne peut rien faire de bon. Or, elle est là, sa chance, sa graine de salut !